

SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 16 juin — Indications pour la Louisiane—Température excepté ondes dans l'intérieur; plus chaud; vent du sud.

AU CAMP McALLA.

Camp McCalla, baie de Guantanamo, 15 juin, par voie de Kingston, Jamaïque, 16 juin—Dans l'après-midi un soldat espagnol en haillons et mourant de faim est glissé dans le camp et s'est rendu. Il a dit qu'il attendait à être fusillé, mais qu'il mourrait content si on lui donnait préalablement de la nourriture et de l'eau. Il n'avait rien mangé ni bu depuis quarante-huit heures. Il a dit que 2,000 soldats espagnols affamés désiraient se rendre, mais qu'ils croyaient que les américains les tueraient dès qu'ils seraient en captivité.

Après un bon dîner l'espagnol a été habillé de vêtements propres et conduit à bord du Marblehead. Il a dit qu'il serait heureux de pouvoir retourner auprès de ses camarades pour leur annoncer ce qu'il avait vu, mais qu'il le fuseraient certainement. Il est resté comme prisonnier à bord du Marblehead.

Les hommes montant un petit canot à vapeur du Marblehead ont dispersé un groupe d'espagnols cette après-midi et sont sortis sans perte d'un engagement qui a duré un quart d'heure.

Les cinq hommes du canot draguaient le port près du fort. Ayant trouvé une mine sous-marine ils la remorquaient vers le Marblehead, quand les espagnols cachés dans la bruyère ont ouvert le feu sur eux.

Le canot s'est dirigé aussitôt vers la côte et a commencé à tirer, mais le canon placé à l'avant est tombé à l'eau en entraînant le canonier.

Pendant ce temps les ennemis s'enfuyaient. L'homme tombé à l'eau a été promptement repêché.

On croit que plusieurs espagnols ont été tués.

Rapport du consul Williams.

Washington, 16 juin—Le département a reçu du consul Williams, qui se trouvait à Manille avant la déclaration de guerre, un rapport sur la bataille navale livrée dans la baie, bataille à laquelle il assista, et qu'il a rapportée à son retour sur le Baltimore et à un autre sur l'Olympia.

Le consul dit que la bataille a duré deux heures et demie, et que les espagnols étaient inférieurs à tous les points de vue.

Entr'autres choses le consul Williams dit: Nos canons avaient une plus grande portée, nos officiers et nos hommes plus de courage. Les hommes étaient enrôlés à force de pousser des acclamations. Des pastilles pour les maux de gorge étaient en grande demande, mais nous n'avions nullement besoin de chirurgiens et de pansements.

La chambre des représentants.

Washington, 16 juin—Le budget extraordinaire a été discuté aujourd'hui à la Chambre, mais aucune décision n'a été prise.

Les débats continueront demain et le budget sera probablement voté, à moins que l'urgence ne soit demandée pour un projet inscrit à l'ordre du jour.

Approbation du Sultan.

Constantinople, Turquie, 16 juin—Le sultan a donné son avis de son approbation de la nomination de M. Oscar S. Strauss, de New York, au poste de ministre des Etats-Unis en Turquie, en remplacement du docteur James B. Angell, démissionnaire.

Un cyclone dans la paroisse de Concordia.

Dépêche spéciale à l'Abécille. Natchez, Mississipi, 16 juin—Un cyclone s'est abattu sur la paroisse de Concordia, Louisiane, à une heure avancée hier soir. La force de l'ouragan s'est concentrée sur la plantation Sycamore, où plusieurs bâtiments ont été détruits. Le cyclone a fait une grande trouée dans la forêt. Un homme a été sculé par le vent et est tombé à cinquante pieds de distance. On annonce d'autres dommages.

LA JOURNEE D'HIER.

Les nouvelles de la journée d'hier, sans offrir autant d'intérêt que les précédentes, ont, cependant, leur importance. Nous voyons tout d'abord que la flotte a bombardé les fortifications de Caimanera et les a complètement détruites.

Quant à la première armée d'invasion, elle est toujours en mer, et nous n'en avons jusqu'ici aucune nouvelle; mais elle va être immédiatement suivie d'une seconde expédition qui a pour but Porto Rico et qui s'organise, en ce moment, à Ferdinandina, sur les côtes de la Floride. Les préparatifs en sont poursuivis avec une grande activité.

En outre de l'escadre de l'Extrême-Orient, qui est sous les ordres du commodore Dewey, il s'en forme une autre, dite escadre du Pacifique, à la tête de laquelle se trouve le croiseur Philadelphie qui portera le pavillon-amiral. Sa première croisière a pour but l'archipel des Hawaii et Honolulu.

Cette nouvelle phase d'invasion dans laquelle entre la guerre Hispano-Américaine excite vivement les esprits à Washington, comme dans toutes les capitales de l'ancien monde.

On peut s'en rendre un compte assez exact en lisant une de nos dépêches de Washington, qui explique les appréciations et les préoccupations du corps diplomatique. On y verra en même temps quel rôle essentiellement favorable aux américains a joué le ministre des affaires étrangères de France, dans toute cette affaire. Il y a dans la conduite suivie jusqu'ici par M. Hanotaux, comme dans la démarche faite par la société des Dames Françaises du Havre et de Paris, de quoi rectifier bien des erreurs.

UN RIDEAU DE FER MONSTRE.

On s'est installé cette semaine, au théâtre de Drury-Lane, à Londres, le plus grand rideau de fer contre l'incendie qui ait jamais été posé, non seulement en Europe, mais dans aucun des immenses théâtres du Nouveau-Monde.

Le rideau dont il s'agit comprend une armature métallique de fer garnie d'amiante. Ses dimensions exactes sont 10 mètres de large sur 12 m. 80 de haut. Il glisse par ses bords dans une coulisse de fer où il est soutenu par des câbles d'acier et d'énormes contre-poids. Au moyen d'une machine pneumatique, un seul homme peut en assurer la manœuvre, et, en cas d'incendie dans le théâtre, le rideau s'abaisse automatiquement.

Les essais ont eu lieu en présence des ingénieurs du County Council de Londres. Ils ont très bien réussi. En moins de quinze secondes, chronomètre en main, la lourde toile métallique monte et descend tout d'une pièce, sans bruit, avec une facilité et une précision parfaites. Et pourtant, son poids dépasse vingt-sept mille kilos!

L'ACTUALITE.



MAJOR GEN. WESLEY MERRITT.

Le major-général Merritt, récemment nommé gouverneur militaire des Philippines, est né en 1836, à New York. C'est un West Pointer qui a servi avec distinction dans la guerre civile et a été fait major-général en 1895.

UN LIVRE Du Général Porter

-SUR LA- Guerre de Sécession.

La guerre de Sécession a été une des guerres civiles les plus longues, les plus sauglantes, les plus coûteuses. Ces quatre ans de combat ont formé des généraux, parmi lesquels Grant, Sherman, Sheridan, Meade, Hancock, Lee, Early sont les plus connus. L'ambassadeur des Etats-Unis à Paris, le général Horace Porter, a eu la bonne fortune d'être pendant les treize derniers mois de la guerre l'aide de camp du général Grant, qui commandait en chef les armées du Nord, et réussit à faire capturer le général Lee. M. Horace Porter a conservé du général Grant un souvenir très vif et comme une sorte de culte: c'est le général Grant qui occupe le centre des tableaux militaires que met sous les yeux le volume intitulé: *Eu campagne avec Grant*, qui a paru l'an dernier à New York. La lecture est singulièrement attachante, les scènes dramatiques abondent. L'auteur écrit avec chaleur, il s'efface modestement et cherche à rendre justice à ses compagnons d'armes plus qu'à se mettre en évidence. Il nous fait connaître un général Grant tout différent de celui que les journaux européens se sont amusés à peindre lors de son voyage en Europe. Le général Grant avait les qualités d'endurance, de persévérance, de courage moral, jointes à une grande justesse de vues. Il vaut la peine de lire les pages que lui consacre le général Porter et dans lesquelles on le voit en rapport avec le gouvernement: Grant se cantonne dans ses attributions militaires et ne veut pas faire de politique. Il est vrai que Lincoln ne voulait pas faire de stratégie. "Dans la première entrevue que j'ai eue avec lui, raconte Grant à ses officiers en revenant de Washington sans témoin et lorsqu'il put parler librement, le Président me dit qu'il n'avait pas la prétention de

rien connaître du maniement des troupes et que c'était avec la plus vive répugnance qu'il intervenait dans les mouvements des commandants d'armée; qu'il avait assez de sens commun pour savoir que la célérité était absolument nécessaire; que, tandis que les armées attendaient des occasions qui pouvaient peut-être être plus favorables au point de vue militaire, le gouvernement dépensait des millions de dollars chaque jour, qu'il y avait une limite au nerf de la guerre et que le temps pouvait arriver où le courage et les ressources du peuple seraient épuisées.

Il avait toujours demandé que l'on tint compte de ces considérations d'ordre politique autant que des questions purement militaires. Il croyait que le connaissais la valeur des minutes et il n'interviendrait pas dans mes opérations; il ne voulait pas commander mes plans." La confiance du président Lincoln se trouva justifiée, comme les événements l'ont montré.

Nous détachons du volume du général Porter quelques pages seulement, le récit de la reddition du général Lee. Dans les derniers jours de mars et au commencement d'avril, la situation était devenue désespérée pour les confédérés, et à la suite de conversations avec plusieurs prisonniers de guerre, le général Grant écrivait, le 7 avril, au général Lee: "Les résultats de la dernière semaine ont dû vous convaincre de l'absence d'espoir de toute résistance ultérieure de l'armée de la Virginie. Je sens qu'il en est ainsi, et je regarde comme mon devoir de me décharger de la responsabilité de toute évasion nouvelle de sang, en vous demandant la reddition de l'armée de la Virginie." Le général Grant confia cette lettre au général S. Williams, qui courut de grand danger en traversant les lignes (son ordonnance fut tuée). Lee demanda à connaître les conditions de la capitulation. Grant répondit que la seule condition, c'était que les officiers et soldats fussent distingués de prendre les armes contre le gouvernement des Etats-Unis, tant qu'ils n'auraient pas été dûment échangés; il offrait de se rencontrer avec Lee pour arranger définitivement les termes de la capitulation. Il imitait en cela Washington qui

avait proposé à Cornwallis de discuter avec lui. Plus courageux que Cornwallis, qui se fit remporter par l'ennemi, Lee accepta le rendez-vous.

Grant, qui avait passé la nuit sur un canapé, dans une ferme, séparé de son bagage, et qui souffrait d'une forte migraine, regarda dans la nuit la réponse de Lee proposant une entrevue pour le lendemain à dix heures sur la route de Richmond, entre les avant-postes des deux armées. Grant écrivit le matin à son adversaire qu'il n'était pas autorisé à traiter de la paix, qu'il était aussi désireux que lui de terminer la guerre; les conditions en étaient connues. En déposant les armes, le Sud hâterait la solution, sauverait des milliers de vies et des millions de dollars.

Le général Grant s'était mis en route pour rejoindre Sheridan; un aide de camp du général Meade lui apporta une lettre de Lee qui acceptait les conditions; il était onze heures trois quarts du matin. Ce ne fut pas sans peine que les deux généraux en chef se rencontrèrent. Le général Lee se trouvait dans une maison d'apporteur Court House (maison qui appartenait à M. Wilner Mac Lean). C'était un édifice en briques à deux étages, avec un porche en bois précédé d'un perron. Grant et son état-major pénétrèrent dans la cour; Grant monta les quelques marches qui se trouvaient dans la chambre où se trouvait le général confédéré. Celui-ci se leva. Grant, en tendant la main, lui dit: "Général Lee" et ils se secouèrent cordialement les mains. L'état-major de Grant avec les généraux Sheridan et Ord était demeuré dans la cour; au bout de quelques instants Grant fit appeler ses officiers.

"Lorsque nous entrâmes, nous vîmes Grant assis dans un vieux fauteuil de bureau, au centre de la chambre, Lee dans un fauteuil carré, près d'une table recouverte d'un marbre. Le colonel Marshall était debout à sa gauche. Nous entrâmes doucement et nous nous rangâmes le long des côtés comme des gens qui pénètrent dans la chambre d'un malade... Le contraste entre les deux commandants était frappant. Le général Grant, âgé de près de quarante-trois ans, avait cinq pieds trois pouces, avec des épaules légèrement vo-

tées. Sa barbe et ses cheveux étaient châtains, sans une trace de gris; il portait une blouse de flanelle bleue ouverte sur un gilet, de grandes bottes sans éperons, bottes et vêtements étaient souillés de boue; il avait quitté des gants en fil jaune et son chapeau de feutre était sur ses genoux; il n'avait ni sabre ni ceinturon. Excepté les étoles sur les bandes de ses épaulettes, son uniforme était celui d'un simple soldat. Lee, plus âgé de seize ans, se tenait droit, il avait six pieds et un pouce, barbe et cheveux étaient d'un blanc d'argent. Il portait un uniforme gris tout neuf, boutoné jusqu'au menton, avec un très beau sabre dont la poignée était ornée de pierre précieuses; c'était un cadeau de dames anglaises dont les sympathies étaient pour le Sud; ses bottes étaient presque neuves et brodées de soie rouge dans le haut avec de superbe éperons; son chapeau de feutre gris et des gants de peau de même couleur étaient posés sur la table. Lee était si bien vêtu parce qu'un moment où son train d'équipage avait été harcelé par l'ennemi, il avait fait détruire les bagages et chacun avait mis ce qu'il avait de mieux.

Les deux généraux échangeèrent quelques paroles de politesse, se rappelant la campagne qu'ils avaient faite ensemble au Mexique; puis Lee rappela qu'il avait demandé à voir le général Grant pour connaître les conditions de la capitulation. Grant répondit qu'il les avait déjà communiquées. Officiers et soldats se rendraient, n'auraient plus le droit de porter les armes, munitions, provisions, seraient remises. Lee fit un mouvement de tête: "C'est bien à cela que je m'attendais." Il suggéra ensuite qu'il conviendrait de mettre par écrit les termes proposés. Grant se fit apporter son livre d'ordres, dont les feuilles étaient préparées pour reproduire trois fois la même chose, et sur une petite table ovale que le colonel Penker apporta, il écrivit rapidement les conditions de la capitulation. Il s'arrêta une seule fois, regarda Lee et son beau sabre, et comme il l'a raconté plus tard, il sentit que ce serait une dureté inutile que de priver les officiers de leurs armes; il écrivit que la reddition embrasserait ni les épées des officiers, ni leurs chevaux, ni leur bagage.

Lorsque les termes de la capitulation eurent été copiés à l'encre et que le général Lee eut écrit une lettre acceptant les conditions, Grant présenta ses officiers au général confédéré; celui-ci conserva une attitude pleine de dignité, mais ne s'entretint qu'avec le général Williams qu'il avait connu avant la guerre. Il demanda ensuite à Grant de lui fournir des rations pour ses hommes qui, dans les derniers jours, avaient grandement souffert. Lee avait avec lui 29,000 soldats.

Quelques instants avant quatre heures, Lee prit congé du général Grant. "Nous le suivions. Il avait fait signe à son ordonnance d'amener son cheval, et tandis que l'animal était sellé, Lee se tint sur la dernière marche du perron, regardant tristement dans la vallée, où se trouvait son armée, aujourd'hui une armée de prisonniers. A trois reprises, il passa sa main droite fermée sur la paume de la main gauche, d'un air tout à fait distrait, sans voir le groupe des officiers de l'Union, qui s'était levé respectueusement à son approche; il semblait avoir perdu la connaissance du lieu où il se trouvait. L'approche de son cheval le rappela à la réalité et il le monta aussitôt. Le général Grant était descendu dans la cour et levait

son chapeau pour le saluer." Après le départ de Lee, les officiers américains achetèrent au propriétaire les meubles historiques: Sheridan paya 20 dollars la table sur laquelle le général Grant avait écrit; il la remit à M. Custer pour Mme Custer; Ord paya 40 dollars la table près de laquelle Lee était assis; il l'offrit à Mme Grant qui la refusa et obligea Mme Ord à l'accepter.

Dans la campagne du 29 mars au 9 avril, les pertes de l'Union furent 1,316 tués, 7,750 blessés, 1,714 prisonniers; celles des confédérés, 1200 morts, 6,000 blessés, 73,000 prisonniers, 690 canons.

Grant fit arrêter les saluts que son armée tirait en l'honneur de la victoire, en disant dans son ordre: "La guerre est finie, les rebelles sont nos concitoyens de nouveau, le meilleur moyen de se réjouir de la victoire, c'est de s'abstenir de toute démonstration."

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Zelma Rawlston est décidément la favorite du Parc Athlétique; elle a été, hier, l'objet d'une véritable ovation, bien méritée, du reste. Quant à la musique, les amateurs ont l'orchestre mexicain du capitaine Payer et celui du professeur Borger. On ne peut désirer davantage.

West End.

Hier soir, à eu lieu la grande cérémonie de Cake Walk qui réunit toujours. Mlle Lardinois s'est fait assez bruyamment applaudir. C'est plus qu'une chanteuse de café-concert, c'est une artiste de théâtre lyrique.

Quant à l'orchestre Bellstedt, il a produit son effet ordinaire et a fait bisser plus d'une fois ses exécutions.

"Le Palais des Timbres".

Tel est le titre un peu pompeux qu'a donné M. Sharpe, un Anglais, à l'hôtel qui il a fait construire dernièrement près de Bognor.

Il contient la plus nombreuse, sinon la plus riche collection de timbres du monde entier. Mais ces timbres ne sont pas renfermés dans des albums, comme il est d'usage. M. Sharpe, lui, a eu l'idée assez originale d'en tapisser les murs, les plafonds et les portes de sa maison.

Bien plus, il en a collé des centaines sur les différents meubles de son salon: la table du milieu, la bibliothèque, le canapé et toutes les chaises sont recouvertes de timbres provenant à peu près de tous les pays du globe. Dans cette pièce, le plafond est orné des portraits de la reine Victoria et du prince de Galles, deux fois grands comme nature, en timbres de diverses couleurs. La aussi se trouve une reproduction de la tour Eiffel.

Le propriétaire a mis vingt ans à recueillir cette collection, qui est aujourd'hui évaluée à quarante mille livres sterling et qui ne comprend pas moins de sept millions de spécimens, sinon très rares, du moins fort curieux dans leur ensemble.

MOT POUR RIRE

En descendant du tramway, Madame fait une scène à son mari, qui a donné deux sous de pourboire au conducteur.

— Tu nous mettras sur la paillasse, avec tes générosités ridicules!

Et le mari de répondre doucement:

— Il avait l'air d'un si brave homme... Et puis, tu es si va comme il nous a offert gracieusement deux correspondances!

humilié... blessée par cette comparaison qui était aussi une offense...

Mais la marquise ajoutait déjà: — Vous ne voulez donc pas que je vous parle de votre père... Ah! elle n'y tint pas et d'un irrésistible élan.

— Vous le connaissez donc?

— Oui, mon enfant je le connais.

— Et vous pourriez me dire?...

— C'est lui qui m'envoie vers vous...

— Mon père!

Dans ses mains qui tremblaient, elle avait caché son visage bouleversé.

Le père... le père des premiers jours heureux... celui dont elle ne se rappelait plus le visage, mais dont elle n'avait jamais oublié le voix...

Le père... celui qu'elle était sûre d'avoir entrevu un jour... il y avait longtemps... quand ces étrangers avaient abordé sur la plage d'Autour...

Le père... celui dont il lui restait comme une sensation de caresse... de baisers... de joies d'enfant... Oh! mais une sensation si confuse... si indéfinie.

Le père... celui qui les avait un jour abandonnés... qui avait désespéré la pauvre femme délaissée...

Le père qui avait ainsi allumé (oh! oui, c'était lui... c'était lui) le réchaud avec lequel elle s'était tuée... avec lequel elle avait vou-

lu tuer sa pauvre petite fille. Le père qui alors avait disparu... dont jamais plus on n'avait entendu parler... qui pendant près de vingt ans avait oublié son enfant... avait oublié son devoir... avait tout oublié.

Le père allait reparaitre. Et dans le cœur de la jeune fille, il n'y avait qu'un sentiment.

Une grande joie... un grand amour... tout cela dans le désordre d'un trouble indicible.

Et quand elle releva la tête... quand elle crut qu'elle serait maintenant assez forte pour parler... pour interroger... pour écouter... c'est encore un cri éperdu qui sortit de ses lèvres.

— Où est-il?... Où est-il?... Sans répondre encore à la févreuse question de Marcelle, la marquise continuait lentement—

— gravement—comme pour que la jeune fille ne perdît pas une de ses paroles: — Je vais vous le dire, mon enfant... Mais auparavant, c'est de son nom que je dois vous instruire...

Et quand elle eut dit cela, elle écoutait avec une oppression d'anxiété, d'attente... d'espoir... qui arrêtait les battements de son cœur: — C'est un noble sang... c'est un sang illustre qui coule dans vos veines...

— Oui, répétait solennellement la vieille marquise qui, pour attester la splendeur de ceux de

sa race, redressait sa taille courbée et avait dans la voix comme une fanfare d'orgueil, oui, mon enfant, vous appartenez, par votre père, à la plus haute noblesse de France...

— Son nom... dites-moi son nom, supplia Marcelle, qui ne songeait même pas à écouter tout cela... qui n'avait qu'une pensée qu'un désir... connaître enfin ce nom qu'elle pourrait à son tour répéter... répéter avec un infini de joie et d'amour.

Et c'est les mains jointes qu'elle entendit enfin la marquise articuler lentement — religieusement ces paroles: — oh! si étrangement inattendues: — Vous êtes, mon enfant, la fille du marquis d'Harmon, de mon fils Robert.

Robert...

Oui... oui, Marcelle se souvenait... C'est ce nom... Robert... qui, toute petite, frappait son oreille.

C'est par ce nom, — Robert, — qu'on accueillait joyeusement au logis l'homme dont elle avait oublié les traits... mais dont la voix était restée gravée au fond de sa mémoire confuse.

Et elle répétait doucement: — Robert... Robert... Lorsque, avec un élan de sensibilité qui n'était peut-être pas tout à fait de la comédie, la vieille femme ajouta: — Marcelle... vous ne voulez donc pas embrasser votre grand

Un père... une grand'mère... une famille... Ah! c'était un rêve... Et l'heureuse fille se jeta éperdument dans ces bras qui se tendaient vers elle...

— Madame... balbutia-t-elle. — On n'appelle pas sa grand'mère: madame, faisait en souriant la marquise; on lui dit "bonne-maman."

Et, s'asseyant à côté de Marcelle: — C'est une bien triste histoire que la nôtre à tous, ma pauvre enfant... Je suis venue vous la raconter... pour que nous n'en parlions plus ensuite...

Et, avec une rougeur qui passa sous le réseau de ses rides, car c'était là le plus pénible à dire: — Votre père a été bien coupable.

C'est Marcelle dont, à présent, les joues s'empourpraient.

— Ce n'est pas à moi de le juger, murmura-t-elle...

— Mais, reprénait vivement la marquise, il a été si malheureux!

— Malheureux, fit la pauvre petite en joignant les mains.

— Malheureux, oui, mon enfant... comme si la Providence avait voulu le punir d'avoir, un jour, oublié un impérieux devoir.

— Oh! oui, continuait-elle, comme si elle se parlait à elle-même, oh! oui, la perte de ceux qui ne sont plus l'a rudement châtié de l'abandon de celle qui resté seule...

Marcelle levait sur la marquise ses grands yeux étonnés... questionneurs.

Mais la vieille femme, sans expliquer le mystère de ses paroles, se hâta d'ajouter: — Pourtant, c'est moi qui, plus que lui, avait fait le mal.

— Oh! déclarait-elle avec un geste éternel, je ne prétends pas le justifier... Je suis venue pour vous dire la vérité, mon enfant, et je vous la dis tout entière... Mais à chacun selon ses œuvres... C'est l'équité, cela.

— Quand j'ai appris la liaison qui existait entre mon fils et votre mère, je n'ai pas cru, je vous le jure, à la grande... à l'immense affection que Juliette Thibaudier éprouvait pour Robert...

Et comme Marcelle faisait un mouvement qui témoignait à la fois de son humiliation et de sa souffrance: — Je dois tout dire, insistait la marquise, il faut que je dise tout.

Et elle continua: — Je croyais... Je croyais sincèrement à une de ces liaisons qui n'engagent pas irrévocablement l'avenir...

— Je me disais que, comme tant d'autres, votre mère acceptait un partage d'affection qui me permettait de réaliser pour mon fils... pour vous aussi, Marcelle... un splendide avenir...

... Parce que, mon enfant, nous étions pauvres en ce temps là. Harmond, que vous avez vu si fièrement relevé de ses ruines... Harmond n'était qu'une maigre moitié détruite... Notre famille s'éteignait dans une médiocrité... dans une décadence qui allaient devenir de la misère...

— Il fallait sauver Harmond, mon enfant... C'est à ce but que j'avais consacré ma vie... et pour cette œuvre de salut j'avais besoin de Robert.

— C'est alors que je trouvai pour mon fils un parti inespéré... une des plus riches héritières de la colonie américaine... miss Arabella Sullivan...

— J'avais sur mon fils un grand ascendant... C'est moi, je puis, je dois le dire, qui l'ai marié...

— Oui, insistait la vieille femme qui mettait encore de l'orgueil à raconter son empire sur le marquis d'Harmond, oui, c'est moi qui ai tout combiné... tout décidé... tout réussi.

— Je suis venue à Paris... J'y suis venue du fond de mon Dauphiné... Après avoir fait argent de tout ce qui restait au château, ayant la moindre valeur... J'ai commencé — moi même — le siège, non pas seulement d'Arabella Sullivan, mais de son père... de ce demi-sauvage qu'on appelait dans son pays "le Roi du Caivre"...

Alors, j'ai peu à peu tissé,

ma toile — et un jour, Robert, votre père, s'y est trouvé inextricablement pris.

Trop avancé désormais pour qu'un recul devint possible autrement que par un éclat scandaleux, — il s'est vu forcé à accomplir ma volonté, à demander la main d'Arabella Sullivan...

Et, pendant que Marcelle, dans l'angoisse de ces odieux souvenirs, s'efforçait d'étouffer les battements de son cœur, la marquise reprit solennellement: — Je vous le jure encore, mon enfant, votre père ne voulait abandonner ni votre mère, ni vous...

— Il avait une trop grande affection pour l'une et pour l'autre...

Et comme Marcelle la regardait encore, mais avec des yeux qui, cette fois, n'exprimaient qu'une douloureuse incrédule: — Je vous dis la vérité, affirme gravement la marquise... la vérité qui, bientôt, apparaîtra éclatante à vos yeux.

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with the BEST SUCCESS. IT SOOTHES the GUMS ALLAYS ALL PAIN GIVES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and see the other kind. 2 cent. Are sent in a bottle.